

encore plus impérieuse que ses désirs de justification. On l'avait transporté chez son père où il refusa absolument de me voir ; et quand il fut certain de l'inutilité des remèdes, il ferma sa porte à tout le monde. D'ailleurs la douleur et l'amitié n'avaient pas éteint chez moi la tendresse et l'anxieuse sollicitude du père. Je sentais que ma vie était encore nécessaire, et c'eût été folie de l'exposer inutilement.

— Comme la nuit tombait, j'entendis les premiers coups d'un glas funèbre, et on m'apporta à l'instant un billet à peine intelligible et conçu en ces termes :

— « Toujours confiant en toi, j'ai osé te nommer mon exécuteur testamentaire. Dans un instant j'aurai rejoint nos deux amies... C'est en leur nom que je termine mes dernières volontés... »

— « Je remets entre les mains de l'honneur et de l'amitié tout ce qui me reste de cher sur la terre... Mon enfant... Eliza... Adieu... »

Frappés de cette révélation inattendue, les deux enfans fléchirent mutuellement la tête sur les genoux de leur père, dans un sympathique évanouissement. Quand la surprise disparut pour mettre l'amour en ses droits, ils s'enlaçaient amoureusement, et leurs lèvres délicieusement unies exprimèrent tout ce que leur long silence avait fomenté d'amour et de doux sentiments...

— Oh ! rends moi la vie de l'amant, disait Carolle, car celle du frère, était trop malheureuse !...

Un éclair de joie sillonna tout-à-coup les traits encore jeunes de leur père.

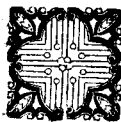
— Ils s'aimaient, s'écria-t-il ! Merci, mon Dieu, merci ! Je vous bénis mes enfants et vous unis au nom de Dieu et de votre mère...

Tous deux se jetèrent dans ses bras, le couvrirent de larmes, en s'écriant joyeusement : « Oh ! quel remède contre la maladie des voyages, et toutes les peines ! »

— Il est doux de retrouver un frère, disait la belle jeune fille, mais que parfois il est bien plus doux de le perdre ! Moi qui ne comprenait pas ce qu'il avait et ce que j'avais moi-même !... Oh ! comme on apprend vite à tes leçons, bon père ! Maintenant bonheur, joies, plaisirs pour la vie avec toi, toujours avec toi !...

Quelques minutes après une joyeuse cavalcade franchissait les dernières limites du bois, et à plusieurs années consécutives le couple heureux revit l'hermitage à la même époque, et associait à ses joies toutes les jeunes personnes des environs, qui pendant toute l'année parlaient du jour consacré « au frère et à la sœur » avec l'attente empressée des Juifs pour le Messie.

J. DOUTRE.



GEORGES CADOU DAL.

(Avril 1803—Janv. 1804.)



La guerre avait rendu l'espérance à tous les exilés, princes et autres.—On disait les Jacobins exaspérés, on disait les généraux fort peu satisfaits d'avoir contribué à faire d'un égal un maître.—Il fallait de ces mécontents si divers créer un seul parti pour renverser le premier Consul,—une vaste conspiration fut donc ourdie sur ce plan : insurger la Vendée ne présentait plus guère de chance : au contraire, attaquer directement, au milieu de Paris, le gouvernement du premier Consul, paraissait un moyen prompt et sûr d'arriver au but. Un coup de poignard, une machine infernale, tout cela était d'un succès douteux.

Il restait un moyen jusqu'ici non essayé, à ce titre non discrédité encore : c'était de réunir une centaine d'hommes déterminés, l'intrépide Georges en tête ; d'assailir sur la route de Saint-Cloud ou de la Malmaison, la voiture du premier Consul ; d'attaquer sa garde, forte tout au plus de dix à douze cavaliers, de la disperser, et de le tuer ainsi dans une espèce de combat. De cette manière, on était certain de ne pas le manquer. Georges, qui était brave, qui avait des prétentions militaires, et ne voulait pas passer pour un assassin, exigeait qu'il y eût deux princes, un au moins, placés à ses côtés, et regagnant ainsi l'épée à la main la couronne de leurs ancêtres. Le croirait-on ? ces esprits, pervertis par l'émigration, s'imaginaient qu'en attaquant ainsi le premier Consul entouré de ses gardes, ils livraient une sorte de bataille, et qu'ils n'étaient pas des assassins ! Apparemment qu'ils étaient les égaux du noble archiduc Charles, combattant le général Bonaparte au Tagliamento ou à Wagram, et ne lui étaient inférieurs que par le nombre des soldats ! Déplorables sophismes, auxquels ne pouvaient croire qu'à moitié ceux qui les faisaient, et qui prouvent chez ces malheureux princes de Bourbon, non pas une perversité naturelle, mais une perversité acquise dans la guerre civile et dans l'exil ! Un seul entre tous ces hommes était bien dans son rôle : c'était Georges. Il était maître dans cet art des surprises ; il s'y était formé au milieu des forêts de la Bretagne ; et cette fois, en exerçant son art aux portes de Paris, il ne craignait pas d'être relégué au rang de ces instruments dont on se sert pour les répudier ensuite ; car il espérait avoir des princes pour complices. Il s'assurait ainsi toute la dignité compatible avec le rôle qu'il allait jouer, et par son attitude audacieuse devant la justice, il prouva bientôt que ce n'était pas lui qui s'était abaissé en cette funeste conjoncture.

Mais avant de recueillir après le combat le fruit de la victoire, il importait de conquérir l'armée. Les royalistes s'occupèrent d'abord à gagner Moreau, et Pichegru, échappé de Sinnamari, fut l'intermédiaire dont on se servit pour amener ce rival du premier Consul à la cause des Bourbons.

Le plan arrêté, on s'occupa de l'exécution.